

« Les adolescents se plaignent de n'exister que lorsqu'ils font ce que la société redoute »

MARIE-ROSE MORO, CHEF DU SERVICE DE PSYCHOPATHOLOGIE DE L'ENFANT ET DE L'ADOLESCENT DE L'HÔPITAL AVICENNE DE BOBIGNY (SEINE-SAINT-DENIS) (1)

Il y a une souffrance sociale dans les banlieues qui se traduit par une souffrance individuelle. Cela relève de toute une série d'ingrédients de nature différente. C'est le manque de perspectives, de lien social qui est le plus frappant. Les adolescents de ces quartiers ont le sentiment de ne pas faire partie de la société, de n'être pas reconnus pour ce qu'ils sont. Ils ressentent aussi une certaine inadéquation entre les discours et ce qu'ils vivent. On leur dit qu'ils ont tous accès à l'é-



Cité de la Mouchonnière. Des animateurs discutent avec les jeunes du quartier.

cole alors qu'on sait combien il est difficile de pouvoir suivre des études de qualité quand on vit en banlieue. À la suite de la révolte des banlieues de 2005, j'avais reçu des adolescents qui avaient été spectateurs de ces violences. Ils parlaient alors d'« amour déçu ». Eux, qui ont beaucoup d'attente en matière de dignité, de reconnaissance, avaient cru que l'école allait leur permettre de « devenir quelqu'un ». Or,

alors même qu'ils sont à un âge où l'on croit que tout est possible, ils ont bien fini par comprendre qu'ils n'avaient pas accès à cet « autre monde », celui de la réussite.

Par ailleurs, il y a une stigmatisation, un regard négatif sur les habitants de banlieue auquel ces jeunes s'identifient : il faut bien chercher de la reconnaissance autour de soi, même si c'est dans l'échec. Eux-mêmes se plaignent de n'exis-

ter, de ne sortir de l'ombre que lorsqu'ils font ce que la société redoute.

J'ai été horrifiée à la lecture d'un certain nombre d'ouvrages écrits par des professeurs de français et de philosophie selon lesquels les jeunes de banlieues ont un langage qui ne leur permettrait pas de réussir. Non seulement c'est absolument faux mais c'est une forme déguisée d'exclusion. Il faut pouvoir désirer un langage commun pour faire l'effort de s'y inscrire. On prend en fait les conséquences pour le

fond : c'est une nouvelle forme de racisme et d'exclusion. Il y aurait des adolescents qui sauraient bien parler et les autres ! Pour moi, l'essentiel est que nous ne renoncions pas à leur donner envie de bien parler. ★

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-LAURE DE LAVAL
adlaval@humadimanche.fr

(1) Dernier livre paru : « Aimer ses enfants ici et ailleurs ». Éditions Odile Jacob.